L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 5 MARS 1894. 67ème Année.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dufour & Dennet,
Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 5 MARS 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear & Earcifier, aux Nos 41 et 43 rue Natchez. — L'établissement et le matériel du "New Orleans Delta," comprenant presses, bouilloires, machines, caractères à imprimerie, meubles de bureau, livres, type writers, etc.

Par le Shérif, au local No 52 rue Gravier.— Un lot de whiskies, vins, liqueurs, cordiaux, cigares, etc.

Par L. C. Murphy, constable de la Troisième Cour de Cité, en face de la Maison de Cour, rue Villeré, entre Bagnio et Barthélemy.—Le tiers d'intérêt indivis dans une propriété située dans le Cinquième District.

La Béatification de Jeanne d'Arc.

Voici, d'après le *Monde*, le texte du décret signé par le préfet et le secrétaire de la congrégation des rites "concernant la cause orléanaise de béatification et canonisation de la véritable servante de Dieu, Jeanne d'Arc vierge, dite la Pucelle d'Orléans".

SUR LE DOUTE :

La commission d'introduction de la cause dans le cas et pour l'effet dont il s'agit doit-elle être signée?

Dieu qui, selon la parole de l'apôtre, *appelle ce qui n'est pas, comme ce qui est*, de même que jadis il avait choisi, dans ses desseins, Débora et Judith pour confondre les puissants, suscita au commencement du quinzième siècle Jeanne d'Arc pour relever les destinées de sa patrie presque abattue par la guerre acharnée entre les Français et les Anglais et, en même temps, pour revendiquer la liberté de la gloire de la religion dont les intérêts étaient menacés.

Elle naquit en Lorraine, le 6 février 1412, de parents de condition médiocre, mais remarquables par leur piété traditionnel envers Dieu. Dès le premier âge, élevée dans les bonnes mœurs, elle se distingua par le pratique de toutes les vertus chrétiennes, principalement par la pureté angélique de sa vie. Encore petite fille, *craignant Dieu dans la simplicité et l'innocence de son cœur*, elle aidait de ses mains ses parents dans leurs travaux agricoles. Par la même, *ses doigts tournaient le fuseau*, et dans les champs où elle accompagnait son père, elle refusait pas de s'employer, parfois, à conduire la charrue. Pendant ce temps, la très pieuse jeune fille s'enrichissait de plus en plus chaque jour des dons célestes.

Or, comme elle atteignait l'âge de dix-sept ans, elle connut, par une vision d'en haut, qu'elle devait aller trouver Charles, dauphin de France, pour lui révéler le secret qu'elle avait reçu de Dieu. La bonne et simple jeune fille, appuyée sur la seule obéissance et animée d'une admirable charité, *mit aussitôt la main aux grandes entreprises*.

Ayant quitté son pays et ses parents, après les périls sans nombre du voyage, elle arriva devant le Roi, dans la ville de Chinon, et d'une âme franche et virile elle communiqua à lui seul ce qu'elle avait appris du ciel; elle ajouta qu'elle était envoyée de Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et pour conduire le prince à Reims où, Jésus-Christ étant désolé suprême Roi de France, Charles recevrait en ses lieu et place la consécration et les insignes de la royauté. Le Roi fut attentif en entendant ces paroles; mais, il s'agit avec plus de prudence et de piété dans une affaire si importante, il envoya Jeanne à Poitiers pour y être examinée par une commission d'hommes éminents. On y remarquait l'archevêque de Reims, chancelier du royaume, l'évêque de Poitiers et des docteurs distingués, tant du clergé séculier que du clergé régulier, lesquels tous, peu après, renvoyèrent la Pucelle avec une éclatante attestation où, après avoir rendu témoignage au Roi de sa foi, de sa piété, de sa virginité et de sa simplicité, ils reconnaissaient sa mission divine.

Ensuite cette jeune fille, qui n'avait pas l'usage d'un bouclier et du casque, on la vit, à l'étonnement de tous, monter un cheval de guerre; tenant d'une main l'épée, de l'autre en étendard qui portait l'image du Rédempteur; elle se livra aux périls et aux travaux des combats et se précipita hardiment au milieu des ennemis. C'est alors que le comble mit en elle a osé, combien elle a supporté patiemment d'insultes et de moqueries de la part des adversaires, combien de prières accompagnées de larmes et de jeunes elle a répandues devant Dieu, afin que les vaincueurs fussent chassés d'Orléans, et qu'ayant ensuite enrichi la France de nouveaux triomphes, rétabli et assuré le droit du royaume, elle pût, même pour l'avenir, écarter, avec l'aide de Dieu, le péril menaçant de faire perdre la prospérité et la paix et de porter atteinte à la religion des aïeux.

On voyait Jeanne, qui avait toujours à côté d'elle son confesseur, prendre tous les moyens pour préserver les soldats de ce qui pouvait corrompre les mœurs, proscrivant diverses excitations au mal et procurant l'assistance de saints prêtres pour favoriser la piété. Plus puissant encore était l'exemple de la Pucelle, qui, offrant de quelque chose d'angélique par l'exercice de toutes les vertus, principalement de la plus ardente charité envers Dieu et envers le prochain. Cette charité brilla à tel point à l'égard même des ennemis que non seulement jamais Jeanne ne blessa aucun d'eux de l'épée ou de la hache, mais que ceux qu'elle voyait gisant à terre blessés, elle les faisait relever sur le champ, secourir et soigner, à la grande admiration de tous.

Bien, se portant ici et là comme un vaillant capitaine, elle délivra des ennemis la ville d'Orléans et rendit la paix à la population effrayée. Outre cela, il fait attribuer à Jeanne le retour dans l'obéissance au roi de tout le territoire avoisinant la Loire et des villes de Troyes, de Châlons et de Reims, et aussi le sacre solennel du roi à Reims.

Pour tant et de si grands bienfaits, par la volonté de Dieu qui voulait éprouver sa servante, toutes sortes de souffrances furent infligées à la Pucelle. Abandonnée ou trahie par les siens, elle tombe aux mains cruelles d'ennemis qui la vendent et, chargée de chaînes, soumise dans sa prison, subit, jour à autre, mille vexations, elle est enfin, par un crime suprême, comme hérétique et relapse, en vertu de l'inique sentence de juges qui participaient au concile schismatique de Bâle, livrée aux flammes.

Nourrie dans la sainte Eucharistie, les yeux attachés sur la croix pendant que son corps brûlait, exhalant sans cesse le nom de Jésus, elle conquit la mort précieuse des justes, qui, signalés par des prodiges célestes, d'après ce que rapporte la renommée, excita à tel point l'admiration des assistants que ses ennemis en furent épouvantés. Il y en eut qui s'en retournèrent de cet horrible spectacle en se frappant la poitrine; bien plus, le bourreau lui-même proclama hautement l'innocence de la Pucelle qu'il venait de tuer. Les hommes rentirent alors en eux-mêmes, et ils se mirent aussitôt à vénérer Jeanne comme sainte, sur le lieu même de son supplice, de telle sorte que, pour soustraire au peuple les reliques de la Pucelle, son cœur, qui était resté intact au milieu des flammes et d'où le sang coulait, fut jeté dans le fleuve avec ses cendres par les ennemis.

Charles VII étant rentré en possession du royaume et les affaires publiques étant rétablies en France, le pape Calixte III, sur la demande de sa mère et des frères de Jeanne elle-même, institua des juges apostoliques pour la révision du procès en vertu duquel la Pucelle avait été condamnée au feu; ces juges, après avoir entendu cent vingt témoins de tout âge et de toute condition, rendirent une sentence, le 7 juillet 1456, par laquelle le premier jugement était cassé et l'innocence de la Pucelle déclarée.

La renommée de sainteté s'étant continuée sans interruption pendant quatre siècles, il est arrivé, enfin, qu'à notre époque l'enquête ordinaire sur cette renommée de sainteté et de vertus a été faite dans la curie ecclésiastique d'Orléans. Cette enquête régulièrement accomplie ayant été transmise à la sacrée congrégation des rites, N. T. S. P. le pape Léon XIII a daigné concéder que le doute touchant la signature de la commission d'introduction de la cause de la Servante de Dieu fût posé, comme il vient de l'être, dans la réunion ordinaire de la même sacrée congrégation.

En conséquence, sur les instances du Rme évêque d'Orléans et du Rme P. Arthur Captier, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, postulateur de la cause, étant prises en considération les lettres postulatoires d'un grand nombre d'Emes et Rmes cardinaux de S. E. R. et d'évêques, non seulement de France, mais encore d'autres pays divers et très éloignés, lettres auxquelles d'innombrables membres du clergé et pour ainsi dire le monde catholique tout entier ont adhéré, dans la séance ordinaire de la sacrée congrégation des cités, tenue le jour sous-indiqué, au Vatican, a été proposé à la discussion par l'Eme et Rme cardinal Lucide-Marie Parrocchi, évêque d'Albano et rapporteur de la cause, le doute suivant, savoir : *La commission d'introduction de la cause dans le cas et pour l'effet dont il s'agit doit elle être signée?*

Et la même sacrée congrégation, toutes choses étant mûrement pesées, et après avoir entendu de vive voix et par écrit le R. P. Augustin Caprara, promoteur de la sainte foi, a jugé devoir répondre : *La commission doit être signée, s'il plaît à Sa Sainteté.* Le 27 janvier 1894.

Rapport ayant été fait de toutes ces choses à N. T. S. P. le pape Léon XIII par moi soussigné cardinal préfet de la même sacrée congrégation, Sa Sainteté, ratifiant le rescrit de la Sacrée Congrégation, a daigné signer de sa propre main la commission d'introduction de la cause de la vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, vierge, le même jour du même mois de la même année.

FEUILLETON.

La Reine de l'Or.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

QUATRIÈME PARTIE.

JUSTICE.

(Suite.)

Cette maudite femme, qui est l'intelligence incarnée, peut parfaitement avoir la même idée que moi, et envoyer chercher Minerve Cassara à Bordeaux, afin de l'avoir plus tôt sous la main, et dérouter ainsi les agents que vous pourriez lui dépêcher au Havre. En faisant partir votre homme ce soir même, il peut très bien arriver en Espagne avant le *Beatus*, et comme nous lui bourrerons les poches d'argent, il attendra et réussira.

—Soit! C'est à Santander que je vais envoyer mon individu. Il est intelligent, très débrouillard. Avec les fonds que vous me proposez, et en le faisant partir quelques jours d'avance, il s'arrangera pour passer inaperçu, tout observer et bien calculer son affaire, soyez en sûre.

Moi même, je vais bien étudier jusqu'à ce soir les instructions à lui donner, et je crois à peu près certain de la réussite.

—A condition que la Juanita ou ses agents ne soient pas à Santander, n'est-ce pas?

—Quand bien même ils y seraient, répondit M. Gervais avec un fin sourire, Marius Brieux, c'est le nom de mon agent, sera plus habile qu'eux, j'en réponds.

Pauline, très heureuse, prit congé du chef de la sûreté en lui recommandant de nouveau de ne pas ménager sa bourse et de s'adresser à Claude Deschamps sans hésiter jamais.

Le soir de ce même jour, M. Gervais, par le rapide de Lyon, roulait vers Hyères, tandis que Marius Brieux avait pris à la gare d'Orléans l'express qui l'emmenait vers Bordeaux d'abord, et vers l'Espagne ensuite.

Dans un jardin admirablement beau, soigné et bien tenu, au milieu des fleurs des arbrisseaux, des salades, des petits pois, de toutes les primeurs enfin préparées pour l'hiver, M. Gervais trouva Marius Guiol.

Depuis une quinzaine d'années qu'avec les économies faites à Paris il était venu s'établir à Hyères, Guiol avait amassé une belle fortune.

Son jardin, d'abord bien restreint, était peu à peu grandi; aujourd'hui il était un des plus beaux de la ville, avec de l'eau en abondance, l'eau, cette incalculable richesse du ciel provençal.

M. Gervais s'avança franchement vers les travailleurs qu'il apercevait occupés à bêcher la terre.

Aucun ne parut étonné de voir un étranger, car à Hyères, l'une des grandes distractions des Anglais et des hivernants qui arrivent au commencement de l'automne est d'entrer dans tous les jardins qu'ils trouvent ouverts et de les visiter.

—M. Marius Guiol? demanda le chef lorsqu'il se trouva à côté de cinq ou six ouvriers qui déchaussaient un carré d'artichauts.

L'un d'eux se redressa, fit les quelques pas qui le séparaient de l'allée et dit :

—C'est moi, monsieur.

Il était petit, un peu maigre, il avait un visage brun et régulier, avec des yeux très noirs, vifs et intelligents, mais droits et francs.

Ce regard plut infiniment à M. Gervais.

—Je voudrais vous parler, lui dit le chef de la sûreté.

—A vos ordres, monsieur, répondit le jardinier, suivez moi.

Ils se dirigèrent vers une grande maison carrée dont les murs, recouverts de plâtre peint en rose, riaient au soleil.

Une femme, femme, des enfants s'approchèrent timidement, mais Marius les éloigna d'un geste, leur disant de sa jolie voix chantante :

—Laissez-nous. Je suis en affaire avec monsieur.

Il ouvrit une porte et fit entrer le chef de la sûreté dans une pièce d'une propreté extraordinaire, arrangée avec le goût particulier aux Provençaux.

—A présent, monsieur, dit-il, vous pouvez parler.

—Vous avez été, il y a une vingtaine d'années, employé comme jardinier à Passy, n'est ce pas?

—Parfaitement, monsieur. J'étais chez un pépiniériste qui soignait surtout les jardins et les parcs des petits hôtels.

—C'est bien cela! Et vous y êtes resté longtemps?

—Douze ans.... J'aurais pu succéder à mon patron, il me l'a même proposé d'une foi; mais pour les enfants du Midi, voyez vous, il fait trop froid à Paris et dans le Nord. Mon soleil me manquait, Dieu garde!..... Et c'est pour cela que je suis revenu ici.

Le langage de Marius Guiol répondait bien à la loyauté de son regard. Il était tout rond, plein de franchise et d'expansion.

M. Gervais comprit que pour faire parler ce brave homme, exubérant et probablement un peu bavard, il n'y avait qu'à l'interroger tout simplement, sans chercher midi à quatorze heures.

—Avez vous connu, lui dit-il, une jeune femme excessivement belle qui demeurait rue de la Tour....

—La Provençal ne le laissa pas aller plus loin; ses yeux brillèrent comme des escarboucles.

—Mme de Rouvres. s'écria-t-il, ah! je crois bien.

Et j'ai de bonnes raisons pour m'en souvenir sensée, *pécaïré!*....

—Elle avait, en effet, une gouvernante nommée Ursule Renaudin. Si celle-là avait voulu, Dieu garde!.... c'est elle qui serait Mme Guiol aujourd'hui.

—Qu'était cette Mme de Rouvres?

—Une pas grand'chose. Elle avait très mauvaise réputation à Passy. Cependant moi je n'ai jamais vu dans la maison qu'un petit monsieur qui avait l'air très jeune.

—Et que vous appelez?

—Je n'ai jamais su son nom. Ursule disait en parlant de lui: *le petit baron*, et elle prétendait n'en pas savoir davantage.

A présent, moi, vous savez, j'allais peu dans cette maison-là. Le jardin n'était pas grand et je n'y ai peut-être pas fait vingt journées pendant une année, à peu près, que j'ai vu Mme de Rouvres, rue de la Tour.

Et encore je vous assure que je me suis occupé bien plus de la servante que de la maîtresse....

Mme de Rouvres était crânement belle, mais brune, avec des yeux d'un noir d'enfer et pas tendres, tandis qu'Ursule, elle, vous avait des cheveux plus blonds que de l'or, et des yeux si bleus, si bleus qu'on aurait dit un coin de notre mer....

Ah! coquin de sort! si elle avait voulu!....

Une fois de plus, M. Gervais interrompit ces souvenirs rétrospectifs que Guiol ne demandait qu'à lui confier, mais desquels si ne pouvait tirer aucune utilité.

—Y avait il longtemps que cette Ursule était au service de Mme de Rouvres? demanda-t-il.

—Je ne le sais pas. Cependant dans le quartier on disait que, lorsque dix mois auparavant Mme de Rouvres était venue s'installer à Passy, Ursule était déjà à son service.

—De quel pays était Mme de Rouvres?

—J'ai toujours pensé qu'elle était italienne ou peut être créole, car elle avait bien le type de ces femmes-là.

—Ursule ne vous a jamais fixé d'une manière plus précise?

—Ah! il n'y avait pas de danger. C'en était une qui n'était pas bavarde....

—Savez vous ce qu'elle est devenue, Mme de Rouvres?

—Non. Je n'en ai jamais plus entendu parler.

—Et Ursule?.....

—Celle là, oui, car par le plus grand des hasards, je l'ai revue il y a deux ans.

—Où cela?

—J'étais allé à l'Exposition universelle en 1889, à Paris.

Les roses étaient si belles, oh! mais si belles, dans leurs grands massifs embaumés, que je ne pouvais plus m'en arracher. J'allais les voir tous les jours et même plusieurs fois par jour.

Un matin que Mme Guiol était restée à l'hôtel un peu fatiguée, j'ai rencontré une femme.....

Ah! il y avait plus de vingt ans que je ne l'avais pas vue, mais mon sang n'a fait qu'un tour.....

—C'était Ursule?

—Oui, c'était elle.

—Et vous l'avez reconnue?

—Ah! je vous crois, Dieu garde! que je l'ai reconnue, et du premier coup d'œil encore! Elle était à peine changée; un peu engraissée, voilà tout; mais l'air encore plus doux, avec ses beaux yeux bleus et ses cheveux d'or.

"Ursule!....." que je me mis à crier, la voix tout étranglée.

Elle s'avança et sans être surprise, elle me tendit la main en me disant :

"Marius!....."

—Et vous avez renoué connaissance, alors?

—Oui. Je l'ai invitée à déjeuner. Elle a fait des façons, mais elle a accepté tout de même; et alors, pendant plus de trois heures nous avons parlé du passé.

—Et vous a-t-elle dit où elle demeurait?

—Oui. Il paraît qu'elle était alors en Picardie, chez une vieille dame dont elle était un peu la gouvernante, un peu la dame de compagnie. Elle était fort heureuse et ne se plaignait pas de son sort.

—Avez vous son adresse exacte?

—Parfaitement.

—Voulez vous me la donner?

—Oui, mais à la condition que ce soit pas pour faire arriver des choses désagréables à Ursule, n'est ce pas?

—N'ayez pas peur. Je veux tout simplement avoir quelques renseignements sur Mme de Rouvres par elle.

—Je vous crois. Vous avez du reste la figure et le regard d'un brave homme. Cette adresse la voici : "Madame de Mianey, rue Saint-Gilles, à Abbeville."

—Mme de Mianey, c'est Ursule?

—Non, c'est la vieille dame chez laquelle Ursule demeure.

—Je vous remercie. Cependant j'ai quelques questions à vous adresser.

—Allez toujours. Ne vous gênez pas!.....

—Cette Mme de Rouvres a eu un enfant pendant que vous étiez là?

—Je ne me rappelle pas très bien, car je vous l'ai déjà dit, Ursule me parlait très peu de sa maîtresse et moi je l'apergevais à peine.

—Alors, vous n'avez jamais vu le nourrisson étous?

—Non, jamais. Et si je l'ai vue, c'est certainement sans savoir qu'elle s'appelait Rose et qu'elle fût nourrice.

—Merci, dit le chef de la sûreté. Vous êtes un brave homme, et je vous suis très reconnaissant des renseignements que vous m'avez donnés.

Le chef de la sûreté s'était déjà levé et se dirigeait vers la porte.

—Vous n'allez pas repartir aujourd'hui, je suppose, et ce soir vous nous feriez bien le plaisir de dîner avec nous, n'est ce pas, monsieur? fit Guiol avec la familiarité extraordinaire des Provençaux.

Nous ne sommes que de pauvres gens, continua-t-il sans attendre la réponse de M. Gervais, mais j'ai un petit vin blanc des îles, qui date de la première année que j'étais ici; avec des artichauts à poivre violette, et la bouillabaisse que vous faites si grand; aujourd'hui il était un des plus beaux de la ville, avec de l'eau en abondance, l'eau, cette incalculable richesse du ciel provençal.

M. Gervais s'avança franchement vers les travailleurs qu'il apercevait occupés à bêcher la terre.

Aucun ne parut étonné de voir un étranger, car à Hyères, l'une des grandes distractions des Anglais et des hivernants qui arrivent au commencement de l'automne est d'entrer dans tous les jardins qu'ils trouvent ouverts et de les visiter.

—M. Marius Guiol? demanda le chef lorsqu'il se trouva à côté de cinq ou six ouvriers qui déchaussaient un carré d'artichauts.

L'un d'eux se redressa, fit les quelques pas qui le séparaient de l'allée et dit :

—C'est moi, monsieur.

Il était petit, un peu maigre, il avait un visage brun et régulier, avec des yeux très noirs, vifs et intelligents, mais droits et francs.

Ce regard plut infiniment à M. Gervais.

—Je voudrais vous parler, lui dit le chef de la sûreté.

—A vos ordres, monsieur, répondit le jardinier, suivez moi.

Ils se dirigèrent vers une grande maison carrée dont les murs, recouverts de plâtre peint en rose, riaient au soleil.

Une femme, femme, des enfants s'approchèrent timidement, mais Marius les éloigna d'un geste, leur disant de sa jolie voix chantante :

—Laissez-nous. Je suis en affaire avec monsieur.

Il ouvrit une porte et fit entrer le chef de la sûreté dans une pièce d'une propreté extraordinaire, arrangée avec le goût particulier aux Provençaux.

—A présent, monsieur, dit-il, vous pouvez parler.

—Vous avez été, il y a une vingtaine d'années, employé comme jardinier à Passy, n'est ce pas?

—Parfaitement, monsieur. J'étais chez un pépiniériste qui soignait surtout les jardins et les parcs des petits hôtels.

—C'est bien cela! Et vous y êtes resté longtemps?

—Douze ans.... J'aurais pu succéder à mon patron, il me l'a même proposé d'une foi; mais pour les enfants du Midi, voyez vous, il fait trop froid à Paris et dans le Nord. Mon soleil me manquait, Dieu garde!..... Et c'est pour cela que je suis revenu ici.

Le langage de Marius Guiol répondait bien à la loyauté de son regard. Il était tout rond, plein de franchise et d'expansion.

M. Gervais comprit que pour faire parler ce brave homme, exubérant et probablement un peu bavard, il n'y avait qu'à l'interroger tout simplement, sans chercher midi à quatorze heures.

—Avez vous connu, lui dit-il, une jeune femme excessivement belle qui demeurait rue de la Tour....

—La Provençal ne le laissa pas aller plus loin; ses yeux brillèrent comme des escarboucles.

—Mme de Rouvres. s'écria-t-il, ah! je crois bien.

Et j'ai de bonnes raisons pour m'en souvenir sensée, *pécaïré!*....

—Elle avait, en effet, une gouvernante nommée Ursule Renaudin. Si celle-là avait voulu, Dieu garde!.... c'est elle qui serait Mme Guiol aujourd'hui.

—Qu'était cette Mme de Rouvres?

—Une pas grand'chose. Elle avait très mauvaise réputation à Passy. Cependant moi je n'ai jamais vu dans la maison qu'un petit monsieur qui avait l'air très jeune.

—Et que vous appeliez?

—Je n'ai jamais su son nom. Ursule disait en parlant de lui: *le petit baron*, et elle prétendait n'en pas savoir davantage.

A présent, moi, vous savez, j'allais peu dans cette maison-là. Le jardin n'était pas grand et je n'y ai peut-être

C'était une personne d'une cinquantaine d'années environ, et dont l'air doux, réservé et calme avait dû, quand ce ne serait que par la loi des contrastes, impressionner, en effet, un être en dehors et primesautier comme Marius.

D'un coup d'œil. M. Gervais la jugea très honnête.

Comment, avec cette physionomie droite et un peu rigide, Ursule avait-elle pu vivre jadis chez la Juanita?

Il ne se hâta point cependant de la juger; la vie a de si étrangé complications.

—Mademoiselle, lui dit-il, j'ai en votre adresse par Marius Guiol. J'ai besoin que vous me donniez un renseignement. Le voulez-vous?

Ursule leva sur le chef de la sûreté ses grands yeux tranquilles et droits.

—Cela dépend du renseignement, dit-elle aussitôt, et surtout de l'usage que vous voulez en faire.

La fermeté et la douceur avec lesquelles ces quelques mots furent prononcés impressionnèrent M. Gervais.

—Mademoiselle, dit-il aussitôt, je ne blaiserai pas avec vous.

Je suis le chef de la sûreté de Paris, et je me trouve dans ce moment-ci en présence d'une des complications les plus extraordinaires que j'aie rencontrées. Dans cette complication, vous pouvez m'aider à trouver la clef, et je dois ajouter que si vous le faites vous aurez droit à la reconnaissance infinie d'une famille tout entière.

Elle tressaillit profondément, et parut en proie à une poignante émotion.

Toutefois elle se remit vite répondit avec un certain calme et beaucoup de dignité:

—Quoique vos paroles soient pour moi une énigme, monsieur, je suis toute disposée à vous aider si je le puis. Dans tous les cas, je vous dirai la vérité, car j'ai horreur du mensonge.

—Vous rappelez vous d'une Mme de Rouvres au service de laquelle vous avez été il y a vingt cinq ans environ, rue de la Tour, à Passy?

—Pouvez-vous me dire pourquoi vous y avez été malheureuse?

—Volontiers, quoiqu'il me soit absolument désagréable de parler de cette époque de ma vie. Mais si vous m'affirmez que c'est dans un but de justice et de vérité, je ne me croirai pas le droit de vous refuser.

—Ah! Dieu oui. Tout ce qu'il y a de plus juste et de plus honnête.

—Eh bien! voici.

Mon père, un officier, était mort nous laissant ma mère et moi sans aucune ressource. Après avoir essayé de toutes sortes de métiers et de travaux, ne voulant ni mal tourner, ni voir la chère créature mourir de faim, je cherchai une place de lectrice ou de dame de compagnie. Après avoir été dans deux ou trois maisons, plus impossibles les unes que les autres, un bureau de placement me donna l'adresse d'une vieille créole, veuve, me disait-on, et arrivant des Antilles.

—C'était Mme de Rouvres?.....

—Parfaitement.

Elle habitait encore dans un appartement meublé des Champs Elysées, et attendait qu'on y fît quelques réparations à son hôtel de la rue de la Tour qu'elle avait loué.

Les gages qu'elle me proposait étaient relativement considérables.

J'avais derrière moi ma mère qu'il fallait faire vivre, je ne m'appesantis pas sur les raisons qui m'ont honorablité, et j'entrai chez elle.

Que'que temps après, nous nous installâmes en effet à Passy.

Je savais déjà que Mme de Rouvres était une femme légère, ayant un ami en titre, un jeune, qu'elle appelait "le petit baron", et qui lui donnait des sommes folles.

Elle ne me cacha pas qu'à la naissance d'un enfant qu'elle allait avoir, elle était si peu présûre de se marier avec le jeune homme.

Le baron était follement épris, mais il ne voulait pas entendre parler de mariage.

—Comment le savez-vous?

—Oh! j'ai assisté à bien des discussions et à bien des scènes là-dessus, car on ne se gênait pas devant moi.

—Il avait donc du caractère, ce jeune homme?

—Beaucoup, sous des apparences très timides et très frêles.

—Comment était-il?

—Grand, mince, blond, les traits réguliers, presque un visage de femme.

—Comment s'appelait-il?

—Je n'ai jamais su son nom.

—Vous êtes cependant la confidente de Mme de Rouvres?

—Non. Mme de Rouvres n'avait besoin de raconter ses affaires à personne. Elle se possédait admirablement et ne disait jamais rien de ce qu'elle pensait, ou de ce qu'elle désirait. Elle n'était pas bavarde, moi point curieuse; alors je n'ai rien appris, et je dois ajouter que je n'ai même jamais rien cherché à savoir.

Au bout de quelques temps, elle doubla mes appointements, me trouvant, disait-elle, satisfaite de mes services.

J'envoyais mes gages entiers à ma mère, et grâce à Mme de Rouvres, non seulement la pauvre femme vivait, mais elle faisait des économies. Je lui étais reconnaissante et je mettais toute ma dignité à remplir mon devoir le mieux possible, ce qui me semblait rach-ter un peu la faute de l'horrible situation dans laquelle ma misère m'avait mise.

—Je vous comprends. Continuez.

—Mme de Rouvres, qui était d'une intelligence extraordinaire, ne tarda pas à se rendre compte de mon caractère un peu rigide.

Elle parut m'en estimer davantage, et elle me traita avec des égards qu'elle n'avait certainement pour aucun de ceux qui l'approchaient.

—Elle était donc mauvaise avec ses domestiques?

—Oui. Dure et hautaine comme le sont les créoles en général.

—D'où était-elle?

—Des Antilles, je crois. Dans tous les cas, le baron et elle parlaient souvent de la Havane et de Saint-Thomas, où le jeune homme l'avait connue.

—Comment s'appelaient-ils entre eux?

—Lui, l'appelait: Juanita, et elle: Olivier.

M. Gervais, à ces mots, reçut un coup profond au cœur.

Il ne s'était pas trompé, la piste était sûre.

Restait à savoir comment la Juanita était partie de la rue de la Tour.—si Ursule savait ce qu'elle était devenue,—surtout si aujourd'hui elle la reconnaîtrait.

—Et cette liaison, a-t-elle duré longtemps? demanda-t-il à Ursule Renaudin.

—A ma connaissance, quatorze ou quinze mois environ. Mais elle était commencée bien longtemps avant que j'entrasse auprès de Mme de Rouvres Elle avait évidemment pris naissance aux Antilles.

—Comment s'est-elle terminée?

—L'enfant est né.

Le jeune homme s'est mis tout de suite à avoir pour lui une adoration infinie; mais madame ne lui a pas laissé le temps d'adorer beaucoup le petit. J'étais alèle par avance retenir une nourrice dans un bureau de placement, et deux jours après la naissance de l'enfant, madame a fait partir ce pauvre bébé.

—Comment s'appelait cette nourrice?

—Rose Poirier.

—D'où était-elle?

—C'était une fille-mère de Courbevoie, abandonnée. Elle avait un petit garçon qu'elle avait pour nourrir celui de Mme de Rouvres. Je crois même qu'il mourut quelque temps après.

—Cette nourrice est-elle venue souvent à Passy?

—Une seule fois, le jour où elle emporta l'enfant. Je crois me souvenir qu'elle a entrevu madame qui avait le petit à côté d'elle, sur son lit; mais Rose n'est jamais revenue et elle n'a peut-être pas su son nom, car c'est le mien que j'avais laissé au bureau de placement, et c'est moi qu'elle a demandée.

—Et c'est vous également qui l'avez payée?

—Oui, je lui ai donné deux mois d'avance, plus une somme assez forte pour acheter le berceau et les divers objets nécessaires à l'enfant,—cinq cents francs je crois.

Je lui avais défendu de remettre les pieds à Passy, sous quelque prétexte que ce soit. Elle ne m'a pas désobéi, et pendant deux ou trois mois, en effet, je suis allée la payer et prendre des nouvelles du petit.

—Et au bout de ce temps?

—Madame est partie comme une folle; elle toujours si calme et si maîtresse de ses impressions. Elle est partie du jour au lendemain, payant ses domestiques, emballant ce qu'elle avait de plus précieux, vendant ses meubles, son linge, son argenterie, une partie de sa garde-robe à la première brocanteuse qu'elle a trouvée.

—Pouvez-vous me donner des détails circonstanciés sur ce départ!

—Autant que je puis me souvenir des faits, oui, je vous bien.

Depuis la naissance de l'enfant, les scènes entre M. le baron et madame étaient devenues beaucoup plus fréquentes, et surtout beaucoup plus violentes qu'avant.

—A quel propos?

—A propos du petit et à propos du mariage.

Monsieur voulait voir son fils, et madame lui répondait constamment :

"Je veux bien, mais quand nous serons mariés."

—Et alors que se passait-il?

—Dans les commencements, monsieur, qui était très bon et très enfant, pleurait à sanglots pendant des heures entières.

Cependant à tous les reproches et même aux insultes que lui adressait madame, il ne répondait jamais rien.

Enfin un jour poussé à bout, il finit par dire: "Jamais je ne causerai ce chagrin là à ma mère. J'aime mieux mourir."

—Etait-ce la première fois qu'il faisait allusion à sa mère?

—Oui, la première fois.

—Après?

—Madame n'a pas répondu à cela, mais elle a dit :

"S'il n'y avait que ta mère, ça s'arrangerait, mais il y a autre chose, il y a ta fiancée aussi....."

M. Gervais tressaillit.

—Elle a dit cela? demanda-t-il un peu pâle.

—Oui. Mot à mot.

—Et devant vous, elle que vous dites si prudente?

—J'étais à coudre dans le cabinet de toilette. Madame évidemment ne me savait pas là. Derrière la draperie abaissée, la porte était entr'ouverte.

Madame fort en colère martelait la moindre de ses paroles, je ne perdais rien de ce qui se disait dans la chambre.

—Continuez, tout ce que vous me raconterez m'intéresse beaucoup.

—Monsieur n'a pas répondu. Alors madame de plus en plus furieuse, en proie à une rage qui certainement lui enlevait le discernement de ce qu'elle devait dire ou taire, reprit :

"Va, avec moi il est inutile d'essayer de biaiser ou de dissimuler. Ça ne prend pas.

"Je lis en toi et je devine la moindre de tes pensées....

"Malheureuse que je suis! tu ne m'aimes pas!..... ce que tu aimes en moi, c'est l'autre.

"Cette maudite, qui possède tout ce que je n'ai pas, tout ce qui est à moi, cependant, comme à elle, puisque nous avons le même père, et que je hais d'une haine si violente!

"Mais sur mon âme, je ne te donnerai pas à elle..... Je t'ai, je te garderai.....

"Tu ne connais ni ma décision, ni mon énergie.....

"Si tu ne veux pas devenir mon mari, tu ne seras pas le sien, car je serai capable de tout pour l'empêcher, mais de tout, tu m'entends!"

—Et alors, comment la scène a-t-elle fini?

—Comme elle finissait d'ordinaire. Sous les protestations ardentes de M. le baron, madame, qui croyait l'avoir effrayé, se calmait, attendant une meilleure occasion pour revenir à l'assaut.

Puis la réconciliation eût lieu, et alors, vous le comprenez, je me dépêchai de m'enfuir de mon cabinet de toilette.....

Cependant, ce soir là, la scène qui était à rivée peu à peu à une violence que je n'avais jamais vue aux autres, dut avoir impressionné fâcheusement M. le baron, car de plusieurs jours il ne revint pas.

Madame essaya de le bonder, et ne l'appela pas auprès d'elle; ce fut peine perdue..... M. le baron semblait avoir oublié le chemin du petit hôtel.

Madame, qui avait d'abord affecté un très grand calme, ressemblait maintenant à une lionne; elle allait, elle venait, elle ne tenait pas en place, elle faisait des scènes à tout propos, elle était impossible à contenter.

Enfin, un matin, elle se décida et écrivit à M. le baron.

Il ne lui répondit pas.

Elle resta deux jours sans parler, sans manger, ne vivant que de café.

Le soir du second jour, elle lui envoya une lettre par un commissionnaire.

—Que lui disait elle dans cette lettre?.....

—Je ne le sais pas, vous le comprenez. Mais elle insistait probablement davantage pour le voir, et elle invoquait des raisons puissantes, car il arriva deux heures après.

—Il était tard?

—Oui, je ne me souviens plus exactement de l'heure; mais il y eut entre eux une scène très orageuse.

—Que se dirent ils?

—Je ne l'entendis pas; je ne cherchai même pas à l'entendre, et même je montai la garde autour du petit salon, où ils s'enfermèrent, afin que les autres personnes de l'hôtel n'entendissent rien.

—Vous étiez une gouvernante modèle.

—Je remplissais simplement mon devoir.

—Allez toujours, je vous écoute.

—Deux heures après, madame sonna. Ce fut moi qui me présentai.

M. le baron était affalé dans un fauteuil, les yeux gonflés de larmes, l'air résolu et désespéré.

Madame ne devait pas avoir réussi dans ce qu'elle désirait obtenir, car elle était blanche comme une morte, et l'air si mauvais, si dur, si terrible, que je me demandai ce qui allait se passer.

Elle m'ordonna de porter dans le cabinet de toilette tout ce qu'il fallait pour préparer de l'orangeade glacée.

C'était une boisson de leur pays qu'ils aimaient beaucoup tous les deux, et dans laquelle madame ajoutait du rhum, et quelquefois des tranches d'ananas.

Que se passa-t-il après cela entr'eux? Je ne le sais pas.

Mais une heure après tous les domestiques étant couchés, madame m'appela pour reconduire M. le baron jusqu'à la porte.

Je n'oublierai jamais le regard terrible dont elle l'enveloppa quand il sortit de sa chambre.

—Que lui dit-elle?

—Rien du tout.

—Et lui?

—Pas un mot également.—J'eus alors la certitude qu'une rupture irrémédiable venait d'avoir lieu entre eux.

Je marchais en avant.

Dans le vestibule, je me retournai pour savoir si M. Olivier me suivait, car je n'entendais plus son pas derrière moi. Il était appuyé contre une draperie, et je vis tellement pâle, tellement décomposé que je fus effrayée de son visage.

Cependant je n'osai rien dire, car je pensai qu'il était en proie à l'émotion que venait de lui causer la décision